

Lieux et occasions de rencontre

Jean-Claude Dupont

Number 36, Winter 1994

Incursions dans le quotidien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8526ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupont, J.-C. (1994). Lieux et occasions de rencontre. *Cap-aux-Diamants*, (36), 40–43.

LIEUX ET OCCASIONS DE RENCONTRE



Jeux de paroles et de gestes; vivre, c'est tisser sa toile. C'est, en dehors de toute hiérarchie, créer ses propres réseaux d'affaires, de soutien, d'affection. Et tout le monde le sait, rien ne voyage mieux que le bouche à oreille...

par Jean-Claude Dupont

LES HABITUDES DE VIE SE SONT PROFONDÉMENT modifiées dans toutes les régions du Québec au cours des cinquante premières années du xx^e siècle, mais dans les villes et les campagnes des années 1940, des lieux de rencontre comme l'église, la salle communautaire, l'école, le quai maritime, le café, la patinoire, etc., jouaient encore un rôle important dans l'établissement et le maintien de relations d'affaires et d'amitié. D'autres endroits semblables ne se trouvaient que dans les villes, comme les bancs publics dans les parcs et les îlots de verdure des boulevards. Le parc Victoria et le boulevard Langelier, à Québec, sont des exemples d'endroits où l'on se rassemblait pour converser et jouir du spectacle de la rue.

En ville

Les halls d'hôtel servaient de lieux de rencontre des commis voyageurs qui faisaient presque toujours le même trajet et en venaient à se connaître. Il y avait les gros marchands qui, à périodes fixes, se rendaient en ville pour leurs affaires. À Québec, ils descendaient par habitude aux mêmes hôtels, le Château Champlain, l'hôtel Saint-Roch, l'hôtel Victoria ou l'hôtel Saint-Louis.

Les tavernes rassemblaient plutôt les rentiers, les chômeurs, des personnes âgées ou des travailleurs, après leurs heures de travail. Quant aux «grills», ils étaient surtout fréquentés, à heures fixes, par les professionnels et les gens d'affaires.

Dans les clubs sociaux comme ceux des Elks, des Moose, de la Légion Canadienne, de l'Army and Navy, etc., on retrouvait les mêmes pratiques que dans les tavernes, mais auxquelles s'ajoutaient certaines activités pour les membres, comme le dépouillement de l'arbre de Noël, la célébration de l'An nouveau, le jour de l'Action de grâces... On y pratiquait aussi les jeux de dards, de cartes, le billard, etc. Certains clubs

Corvée de «brayage» du lin dans la Beauce. Photo: A. Pomerleau, vers 1925. (Collection de l'auteur).

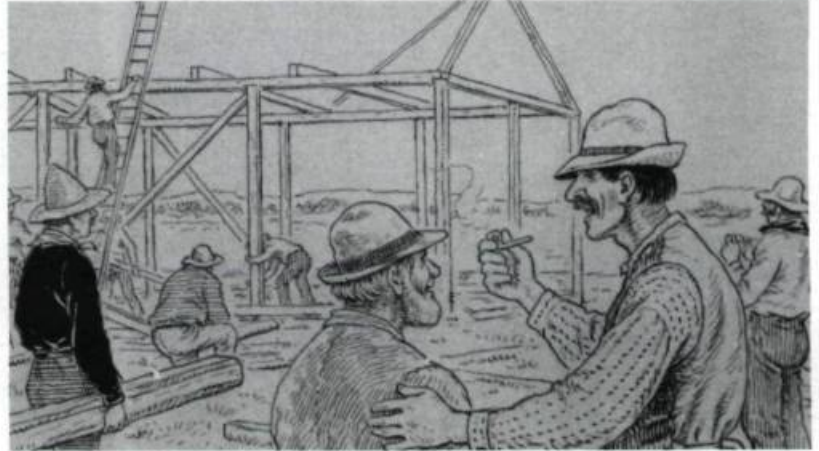


de haute volée tels le Club de la Garnison à Québec, le Beaver Club à Montréal regroupant des gens plutôt aisés et ayant des activités en commun, avaient souvent une salle à manger plus que convenable réservée à leurs membres et à leurs invités triés sur le volet. On y observait aussi des rites concernant l'habillement, les usages sociaux, le silence, etc. Les femmes n'y ont été admises que tardivement.

En milieu rural

Dans les campagnes où les pratiques traditionnelles ont davantage duré, on connaît le rôle joué le dimanche par la «salle des habitants» ou le magasin général où s'assemblaient hommes et femmes avant et après la grand-messe, quand ils ne se retrouvaient pas chez l'un ou l'autre propriétaire d'écurie où l'on dételait les chevaux. Dans les ateliers artisanaux, les rentiers, toujours les mêmes, munis de leur pipe, causaient, se taquinaient et parfois aussi s'insultaient. Les boutiques de forge, de cordonnerie et de sellerie avaient leurs flâneurs attirés qui venaient «prendre des nouvelles» et en «donner», parler de politique, du temps et des récoltes, mais aussi de bien d'autres sujets comme la religion, la maladie, les belles «créatures», etc. Pour entretenir le discours, un cordonnier d'Alma, au Lac-Saint-Jean, avait même développé avec ses habitués une technique de conversation connue des seuls initiés: il s'agissait d'ajouter régulièrement une syllabe à des mots, toujours la même, donnant ainsi l'impression de parler une langue étrangère.

À Saint-Joseph-de-Beauce, un forgeron surnommé «le Code Doyon» rendait justice; les personnes en litige amenaient leurs témoins et après les avoir entendus exposer le malentendu, le forgeron prononçait son jugement, qui, dit-on, était généralement suivi. À Saint-Frédéric-de-Beauce, pareil forgeron s'était attiré le surnom de «Juge» et sa boutique avait été baptisée «Cour».



Ailleurs, la boutique de forge pouvait au besoin servir de lieu de punition des hommes qui buvaient trop, qui trompaient ou battaient leur femme. Ainsi, un soir, à Saint-Odilon-de-Cranbourne, on y attira l'un d'eux, on le fit boire jusqu'à plus soif, pour le saisir ensuite et l'attacher dans un cercueil placé entre le feu de forge et l'enclume. Tandis que le forgeron battait du fer rouge et que le soufflet grondait, l'assistance

Corvée de levage d'une charpente de grange. Dessin de Edmond-Joseph Massicotte. Photo: Office du film du Québec. (Collection de l'auteur).



Le soir de la mi-carême, la nourriture recueillie par les quêteurs était déposée au presbytère pour les pauvres. Peinture de Dolorès Rodrigue. Photo: Studio Vachon, Saint-Joseph-de-Beauce. (Archives de l'auteur).



chantait en latin la messe des morts. Finalement, on l'abandonna, mort de peur, dans la noirceur. Un autre de ces «malvas», dans une boutique de Saint-Séverin-de-Beauce, reçut plutôt la «punition du goudron»; on descendit ses pantalons, et après l'avoir assis dans une cuvette de goudron tiède, on les lui remonta.



«La forge et les jaseux». Sculpture de Jean-Julien Bourgault, 1956. Photo: Ministère de la Culture. (Archives de l'auteur).

Le «bord des habitants» était une grande salle d'attente située dans le moulin à farine. Parfois il s'agissait plutôt d'une pièce du logement du meunier, lorsque ce dernier habitait le moulin. Comme les véhicules chargés de grain à moudre se plaçaient à la suite, selon leur arrivée, les gens devaient attendre parfois toute une journée avant de retourner à la maison avec leur farine. Pour passer le temps, ils se rendaient au «bord des habitants» où ils pouvaient se préparer du thé et consommer la nourriture qu'ils avaient apportée. Les conversations variaient d'un jour à l'autre, au gré de l'âge et du sexe des interlocuteurs, puisqu'on y trouvait aussi bien des hommes que des femmes d'âge mûr, des filles que des garçons. Certains soirs, selon les habitudes régionales, des meuniers mettaient cette salle à la disposition des jeunes gens qui y organisaient une soirée de danse, comme cela arrivait sur la Côte-de-Beaupré, ou, comme on le faisait dans le Témiscouata, se déguisaient en «Mardi-gras» ou y faisaient une «veillée de pommes».

Ceux qui demeuraient dans les environs d'une gare de chemin de fer s'y rendaient tout en faisant une marche. Ils en profitaient pour causer, mais surtout pour se mettre au courant du départ ou de l'arrivée des gens qu'ils connaissaient, souvent aussi de l'arrivée d'inconnus qu'ils cherchaient à identifier grâce à ceux qui les accueillait. Ces fréquentations assidues à la gare rendaient difficiles des déplacements que l'on aurait voulu garder secrets. Par exemple, les

jeunes femmes qui allaient séjourner dans les crèches de Québec et de Montréal avaient tôt fait d'être identifiées, même si leurs parents avaient alors l'habitude de dire qu'elles entraient en communauté religieuse «pour essayer cela», ou qu'elles allaient s'engager chez les bourgeois de Montréal, ou même qu'elles allaient «apprendre l'anglais».

Les «quais de pêche» et les quais pour le transport par goélette rassemblaient surtout les hommes pendant le jour, mais ils devenaient des lieux privilégiés des couples d'amoureux le soir. Sur l'île d'Orléans, les parents n'aimaient guère que leurs jeunes filles s'y rendent, leur disant alors qu'elles «passeraient pour aller seiner la sardine». Les attroupements dans les ponts couverts le soir n'étaient pas mieux considérés.

Autres occasions de rencontre

D'autres occasions de rencontre, non associées à des lieux fixes celles-là, étaient suscitées par les fêtes populaires et religieuses, les corvées et les encans, par exemple.

Des ligues religieuses et associations paroissiales comme celles des Enfants de Marie, du Sacré-Cœur, de l'Union Saint-Joseph, etc., rassemblaient leurs membres régulièrement. Les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste ou de la bénédiction des barques étaient autant de moments de récréation et d'échanges. Les quêtes de la Chandeleur ou de la mi-carême se faisaient en groupe et se terminaient par une soirée divertissante. La nourriture recueillie était généralement déposée au presbytère où les nécessiteux se rendaient s'en procurer au besoin.

Certaines circonstances pénibles de la vie pouvaient même donner lieu à des divertissements. Dans un article intitulé «Rites de la mort dans la Beauce» (1954), Madeleine Doyon écrit que dans les années 1930, les veillées au corps dans les maisons n'étaient pas toujours tristes. Jeanne Pomerleau, dans *Métiers ambulants d'autrefois* (1990), rapporte des comportements semblables relevés dans la région du Bas-du-Fleuve pour la même période. Ainsi, surtout si le mort était une personne âgée, lorsque les proches parents avaient gagné leur chambre à coucher pour la nuit, il se trouvait souvent un «veilleux» pour se charger de déridier l'assistance par des moqueries, tantôt en imitant les tics ou les infirmités du mort, tantôt en s'affublant de la casquette, du manteau ou de la canne à marcher du trépassé. Ailleurs, quelqu'un passé maître dans la récitation des litanies déformées se mettait de la partie: «regina patria-charogne» (*regina patriarchorum*); «va où c'que tu pourras aller» (*vas spirituale*); «rosa petica» (*rosa mystica*); «c'est aisé à pincer» (*sedes sapientiae*).



Séances de lecture

D'autres pratiques plus sérieuses ne constituaient pas moins des formes de spectacles populaires. Ainsi en était-il de ces séances de lecture dont on signale l'existence dans de nombreuses régions. Dans une paroisse du Bas-du-Fleuve, cette séance était faite par une femme devant une assistance de trois à sept personnes,

tout en raffermissant les liens de cohésion sociale. Dans son livre sur l'église Christ Church de Frampton, Anne-Marie Poulin décrit ces corvées de fabrication de couvre-lits qui se déroulaient dans l'église ou dans la maison du pasteur. Il en résultait une couverture rassemblant une trentaine de pièces brodées, signées et identifiées à autant de familles, qui serait ensuite vendue à la criée.



«Making Ready for the Wedding / Préparatifs pour un mariage». G.M. Fairchild Jr. «From my Quebec scrap-book». Quebec: Frank Carrel, 1907, p. 43.

toujours des hommes. Celle-ci excellait surtout dans la lecture de comptes rendus de procès; au cours de la période 1920-1945, c'est le journal *La Presse* qui livrait alors les articles qui s'y prêtaient le mieux, puisqu'ils donnaient en détail l'interrogatoire des témoins. Ainsi, le vendredi après-midi, l'auditoire formé uniquement de rentiers se rassemblait autour de la femme qui entreprenait son «rituel». Elle commençait par nettoyer ses lunettes, ouvrait le journal qu'elle secouait vivement pour l'étendre et se «dérhumait» à quelques reprises, puis entreprenait la lecture. À chaque question ou réponse de l'interrogatoire, elle identifiait le personnage en cause en faisant des intonations de voix appropriées. Et si la réponse donnée par l'accusé ne lui semblait pas véridique, elle la corrigeait, sur-sautant même de colère. Inutile de dire que la tombée du jugement était un moment attendu, car la lectrice commentait alors vigoureusement la sentence.

Dans les régions anglophones de l'Estrie, les activités de travail communautaire des femmes au service de l'église ou de la maison de la secte, ou encore pour venir en aide aux nécessiteux de la paroisse, permettaient aux femmes de participer activement au fonctionnement paroissial

Et c'est ainsi que grâce à des pratiques de sociabilité, comme celles que nous venons d'esquisser, les hommes et les femmes d'une société donnée s'échangeaient des services, procédaient à des transactions économiques; les regroupements procuraient aux individus qui s'y agrégeaient des occasions de partage et de soutien tant dans les joies que dans les épreuves; nous pourrions même dire que certains individus y trouvaient — y trouvent même encore de nos jours — une seconde famille où rencontrer une oreille attentive à l'expression de leurs sentiments. Certains de ces groupes s'autorisaient même de leur cohésion interne pour appliquer des sanctions à ceux qui transgressaient l'ordre établi, ou pour ramener les dissidents dans le droit chemin; en somme, il s'agissait le plus souvent de formes expéditives destinées à sauvegarder l'ordre social, tout en mettant les rieurs de son côté. ♦

Jean-Claude Dupont est professeur en ethnologie du Québec et des francophones en Amérique du Nord, Université Laval.

